

MICHEL  
RIO

# ARTHUR

POINTS



Michel Rio

ARTHUR

R O M A N

*Éditions du Seuil*



TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-02-056231-6  
(ISBN 2-02-037365-3 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)



## ARTHUR

Michel Rio s'est-il livré à une « trahison illimitée », comme il l'affirmait au commencement, en s'accordant toute liberté d'invention et surtout de réflexion devant le cycle arthurien ? N'est-ce pas plutôt le développement de l'idée en germe qu'il a cru voir dans cette « matière de Bretagne », par-delà les surcharges des multiples chroniques : celle d'un monde qui se pense et qui en définitive ne s'accomplit pas. Trois personnages sont liés à cette idée : Merlin ou l'utopie, Morgane ou la passion de la connaissance, Arthur ou l'exercice du pouvoir. On trouvera donc, dans ce troisième livre de Michel Rio, la méditation exprimée par l'action. La question du compromis ne cesse de hanter Arthur, dont chaque geste est englué dans le réel. Jusqu'à la bataille finale de Camlann, scène définitivement grandiose, où le rêve de Merlin vient s'engloutir pour renaître à travers la légende.

*Michel Rio est né en Bretagne et a passé son enfance à Madagascar. Il vit à Paris. Il a publié quinze romans, du théâtre, des essais et des contes. Son œuvre, absolument solitaire, traduite dès le début aux États-Unis, est à présent publiée dans plus de vingt langues. Michel Rio a obtenu plusieurs prix littéraires (prix et grand prix du roman de la Société des Gens de lettres, prix des Créateurs, premier prix du C. E. Renault, prix Médicis). Ses romans sont tous parus ou à paraître en collection de poche.*



## NOTE DE L'AUTEUR

Il y a à la fin de ce récit un seul chapitre commun à *Merlin* et *Arthur*, premier et dernier volets de la trilogie. J'en ai réécrit la partie narrative, ce qui était possible dans la mesure où *Merlin* est un récit à la première personne, *Arthur* à la troisième, et qu'on peut admettre comme plausible, sinon nécessaire, une variation d'optique sur les événements et les choses. Mais j'ai évidemment reproduit les parties dialoguées (environ trois pages) comme logiquement identiques dans les deux textes.

J'ai utilisé, comme dans *Merlin* et *Morgane*, des mesures romaines. En voici les valeurs :

|                                  |                                 |
|----------------------------------|---------------------------------|
| palme ou paume ( <i>palmus</i> ) | 7 cm                            |
| pied ( <i>pes</i> )              | 29 cm                           |
| pas ( <i>passus</i> )            | 1,48 m                          |
| mille ( <i>mille passus</i> )    | 1 480 m                         |
| jugère ( <i>jugerum</i> )        | 25 ares ou 2 500 m <sup>2</sup> |



La nuit couvrant lentement les terres de l'est s'avancait sur Carduel, aggravée d'épaisses nuées basses venues du grand océan occidental, comme si ces deux ténèbres nées aux antipodes voulaient se rejoindre au-dessus de la capitale de Logres pour la plonger dans l'obscurité absolue du deuil. Et le deuil était dans le cœur du roi, ombre géante postée devant une embrasure du palais, dans la haute ville, fixant l'espace. La mer était vide, où dansait, à l'entrée du port, le reflet des torchères illuminant par places le versant lisse d'une lame ou un sommet écumeux prêt à déferler. Des veilleurs en armes, silhouettes dérisoires à demi effacées par la distance et l'opacité accrue du ciel, circulaient sur le rempart dévalant les terrasses de la cité qui s'étagaient depuis le palais jusqu'à la jetée monumentale défendant le bassin portuaire. Les voies et les ruelles étaient désertes, et dans l'enchevêtrement des vastes demeures des riches et des masures des pauvres, les ouvertures laissaient filtrer la lueur des lampes. Le regard d'Arthur retournait obstinément à l'eau, où venaient de disparaître, en un même jour, le premier de l'automne 491, Morgane et Merlin, la sœur-amante et le père-guide, la rebelle et le créateur,

tout l'esprit de Logres, toute l'âme du roi, enfuis, sur ce chemin sans traces, l'une vers Avalon dans un bannissement à jamais qu'elle avait souhaité, l'autre vers une retraite ignorée dans un exil volontaire.

Arthur, avec un effort de tout son être, s'arracha à sa rêverie. Il se mit à errer dans les couloirs. Il s'arrêta devant une porte, l'ouvrit et pénétra dans une chambre. Sur une couche, un adolescent, presque un enfant, dormait, éclairé par la flamme d'une lampe. Son corps long et mince, gracieux et délicat comme celui d'une fille, laissait cependant deviner que, développé par l'exercice des armes, il deviendrait haut et puissant. Des boucles brunes encadraient un visage d'une beauté extraordinaire, où Arthur reconnaissait les traits de Morgane et les siens, hérités de leur mère Ygerne. Il tressaillit. L'enfant avait ouvert les yeux qui, dans la lumière de la lampe, montraient cette acuité verte, pénétrante, qui lui venait de Morgane seule. Ils se contemplèrent un long moment en silence.

« Morgane t'a dit que je suis ton père, Mordred, dit enfin Arthur.

– Oui, Seigneur. Elle m'a dit aussi que je ne puis prétendre cela devant personne, car elle et toi-même êtes sœur et frère à demi, ayant la même mère, et que je suis le fruit d'un crime aux yeux des hommes.

– Oui. Le fruit de mon crime, et aussi de ma plus grande félicité. Mon plaisir d'être. Ma raison d'être. Et aussi mon amertume d'être, à cause de son exil.

– Je pensais que ta raison d'être, c'était la Table Ronde.

– Non, c'est Morgane.

– Je ne comprends pas. Ma mère m'a élevé dans

l'unique souci de la Table de Camelot dont cependant elle se disait l'ennemie. Et toi, qui es la Table, tu lui préfères son ennemie, donc le tien.

– Je ne suis pas la Table, Mordred. Je ne suis pas une idée. Tout au plus son mauvais serviteur, mais d'abord une chair aimant une autre chair qui est Morgane. Nous sommes amants et ennemis, et plus amants qu'ennemis, même si en fin de compte l'inimitié régit et sépare nos destins.

– Et cela est juste, Seigneur. Ma mère m'a dit que l'idée est tout, l'être rien.

– Dans ce cas, elle t'a inculqué la valeur non de l'idée pour l'être, mais de l'idée pour elle-même. Elle n'a pas fait de toi le serviteur de la Table, mais son ennemi. Et je comprends les voies de son projet qui est de détruire. Car la plus grande tueuse de chair qui soit, c'est l'idée pure. »

Arthur observait le désarroi de l'enfant. Il reprit :

« Que veux-tu que je fasse de toi ?

– Un serviteur de la Table.

– J'essaierai. Mais je tenterai de me conformer au projet de Merlin, non à celui de Morgane. »

Il lui sourit. Il posa sa main sur sa tête qu'il caressa un instant, puis il le baisa au front. Le désarroi de Mordred s'accrut, car jamais il n'avait connu pareil geste d'affection de la part de Morgane. Et au sein même de cette confusion il ressentait l'ébauche d'un sentiment ignoré, comme le premier signe tardif et obscur d'une capacité d'amour jusqu'alors étouffée.

Arthur sortit et reprit son errance dans le palais. Devant la haute porte de l'appartement de Guenièvre, il hésita, puis entra. La jeune reine, allongée sur un lit

devant une table basse, entourée de ses servantes et de ses esclaves affairées, achevait le repas du soir qu'elle prenait tardivement et solitaire. Elle considéra Arthur et fit signe à ses femmes de quitter la pièce. Le roi s'assit en face d'elle.

« Me reviens-tu pour me prendre ? dit-elle. Je m'y attendais. Tu as déserté ma couche la nuit de l'arrivée de Morgane à Carduel et, après un éloignement qui a duré tout l'été de sa présence, il n'est que logique que tu me visites la nuit de son départ en exil. Veux-tu faire de Guenièvre le baume d'une plaie d'amour taillée par Morgane ? C'est une offense à ma dignité ou à ma vanité de femme, mais je l'accepte. Car je suis là à jamais en reine à ton côté qu'elle, en exilée, a quitté pour toujours. Et cela me satisfait. J'ai seize ans. Elle, de deux ans ton aînée, en a trente-trois, et l'avenir est mien. Ainsi, prends-moi, prends-moi si tu le veux comme femme par désir ou comme remède par nécessité. Quant à moi, quel que soit mon ressentiment à ton égard, ne sachant si je t'aime, je sais que je te désire, car tu es l'homme le plus beau et le plus puissant d'Occident, et je ressens encore le plaisir que tu m'as donné à nos premiers jours. »

Elle se redressa et fit glisser à ses pieds la *stola* légère qui la couvrait. Sa longue chevelure d'or coulait le long d'un visage ravissant sur ses épaules et ses seins qui avaient la plénitude de la femme et la fermeté de l'adolescente, et le vacillement des lampes faisait sur son corps nu des jeux d'ombre avec les blancheurs lumineuses de sa peau. Arthur se leva. Il fit deux pas en arrière. Il lui dit :

« Pardonne-moi. »

Le visage de Guenièvre devint sombre. Elle ramassa son vêtement et s'en couvrit.

« Je ne t'aimerai donc pas, dit-elle. Car je sais que la vie n'est qu'affaire de troc, et je ne puis aimer qui ne m'aime pas. Je ne suis pas généreuse, et je partage avec Morgane au moins une vertu, ou un vice : ce qui compte avant tout à mes yeux est moi-même. Je me contenterai d'être la reine de Logres et de son empire. Je me contenterai de ton pouvoir, à défaut de ton amour. A moins que tu ne me répudies...

– J'ai fait à ton père Leodegan mourant dans les collines de Badon la promesse de veiller sur toi, et cette promesse m'est sacrée. En outre, quoi que tu en penses, je t'aime, assez pour ne pas te mentir, et notre étreinte ne serait pour moi qu'un désir et un plaisir mensongers, car je suis plein d'une autre femme. Tu ne peux me guérir, mais le remède est peut-être le temps. Laisse faire le temps.

– Je ne suis pas patiente, Seigneur. »

Arthur se dirigea vers la porte, l'ouvrit, se retourna. Il répéta :

« Pardonne-moi. »

Et il disparut. Guenièvre s'effondra sur le lit et se mit à pleurer avec amertume et colère.

Arthur sortit du palais, traversa la grande cour et rejoignit la porte de l'enceinte donnant sur la cité. Il ordonna aux gardes de lui ouvrir et prit une large voie pavée qui descendait droit vers le port. Arrivé dans la ville basse, il s'engagea dans des ruelles serpentant entre les échoppes adossées aux maisons des artisans et des marchands, les magasins, les entrepôts, les auberges et les tavernes, les cabanes des pêcheurs et celles des

hommes de peine libres qui travaillaient au port de commerce, les ergastules des esclaves manutentionnaires et des condamnés aux galères, à la fois logement et prison, les corps de garde des cohortes urbaines. Il allait sans but, ne voulant qu'échapper à la pesanteur du palais et peut-être résoudre son angoisse dans le mouvement, quel qu'il fût. La première réaction des passants attardés qu'il croisait, honnêtes ou criminels, était de s'écarter devant ce géant armé, le prenant, selon leur industrie, pour un détrousseur nocturne ou un guerrier de la patrouille, mais tous, paisibles citoyens, voleurs ou assassins, le reconnaissant, s'inclinaient sur son passage et lui adressaient un salut et une bénédiction. Car tous, que ce fût avec amour ou terreur, l'idolâtraient. En passant devant la porte d'une longue bâtisse à étage, il entendit des chants, des cris et des rires. Il crut reconnaître une voix. Il ouvrit et pénétra dans une vaste salle basse, mi-taverne mi-lupanar, meublée de grandes tables où des clients de toutes origines, guerriers et négociants, nobles et plébéiens, marins et tueurs à gages, Bretons ou étrangers, se livraient à une orgie de breuvages et de femmes, les servantes fournissant à profusion le vin et leur chair prostituée, surveillées par un colosse qui, le glaive au côté, déambulait entre les tables, s'inclinait devant un riche, exigeait le paiement immédiat d'un pauvre, frappait une femme tentant de se soustraire aux fantaisies cruelles d'un débauché.

« Voilà le monde, Merlin, pensa Arthur. Le monde que ta loi tente de transformer, le monde où tout se force et se subit, s'achète et se vend, où tout plaisir et tout pouvoir du fort aux dépens du faible fondent la conscience

d'être de l'un et l'envie d'être de l'autre mêlée à son désespoir de n'être pas. Un monde de violence, de domination et de soumission. Le monde ancien, non parce qu'il a disparu au profit du tien, mais parce qu'il a toujours été et sera toujours, même contraint par ta loi à une discrétion clandestine. Le monde triomphant dans les gestes de la canaille et enkysté dans l'âme secrète du juste. Et dans la mienne... »

Il s'avança. Quelqu'un cria :

« Le roi ! »

Tous se figèrent, et le silence se fit d'un coup. Un grand guerrier, à la fois svelte et puissant, très jeune, son visage avenant et rieur un peu contraint par l'embarras, se leva d'une table où il festoyait avec des prostituées et vint à la rencontre d'Arthur. Agé de seize ans, il était le fils de Loth d'Orcanie, mort un an auparavant dans les collines de Badon au cours de la grande bataille qui avait opposé les Bretons à l'envahisseur saxon et où il avait montré lui-même, pour son premier combat, une valeur et une bravoure si extraordinaires qu'elles lui avaient obtenu le siège de son père à la Table Ronde. Par sa mère Morcades, fille aînée d'Ygerne et demi-sœur d'Arthur, il était le neveu du roi. Il se nommait Gauvain.

« Seigneur, dit-il, que viens-tu faire ici ? Ne sais-tu pas que c'est le plus accueillant et le plus sordide lupanar de ton empire ?

– J'allais te poser la même question, dit Arthur. Je suis entré parce que j'ai reconnu ta voix, ou plutôt ton braiment. »

Gauvain se mit à rire.

« Je suis donc à ma juste place dans cette écurie. Tu

sais bien que mon âge est grand dévoreur de chair, de celle qu'on prend avec le ventre sans l'entremise de la bouche. Les belles dames de ta cour sont délicates et abruptes, hérissées d'obstacles bienséants, de détours rhétoriques, d'arrière-pensées matrimoniales. Elles se vendent aussi, mais elles sont beaucoup plus chères que les dames d'ici, abordables en général et au fond généreuses. Bref, la cour m'assomme et, dans cette basse-cour de la saine crapule où je me réfugie, il ne me manque qu'un seul être de l'autre. Cet être est toi, Seigneur. Mais puisque te voilà tombé par ma faute dans cette fange qui est un baume de l'âme administré par le bas, mon bonheur est complet. Et je n'ai même pas à te déclarer bienvenu, car le roi est partout chez lui. »

Arthur tourna le regard vers la table de Gauvain où étaient restées assises ses compagnes, réservées aux nobles et aux riches, les plus jeunes, les plus belles et les plus parées de l'établissement. Il eut un sursaut. L'une d'elles venait, dans un geste gracieux de la tête qui avait fait passer sur sa longue chevelure d'un noir profond le feu rapide d'une lampe, de le fixer de ses grands yeux verts. Et dans le geste, les cheveux et l'œil, plus que dans les traits pourtant délicieux qui n'étaient qu'une maladroite ébauche du modèle, il avait vu un reflet instantané, un écho fugitif, non pas une image mais une allure de Morgane. Et ce flou de songe aggravé par la pénombre avait plus de force que n'en aurait eu l'exactitude matérielle d'une ressemblance. Il s'avança vers elle. Elle le regardait avec crainte et adoration.

« Ne parle pas, lui dit-il. Ne prononce pas une parole. Conduis-moi à une chambre. »